Le voyage de Madame Cradock en France (1783-1786) : salubrité et conditions de sommeil

The journey of Madame Cradock in France (1783-1786): hygiene and sleeping conditions

Guillaume Garnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2837>

DOI : 10.4000/abpo.2837

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 29-41

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Guillaume Garnier, « Le voyage de Madame Cradock en France (1783-1786) : salubrité et conditions de sommeil », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2837> ; DOI : 10.4000/abpo.2837

Le voyage de Madame Cradock en France (1783-1786) : salubrité et conditions de sommeil

Guillaume GARNIER
Université de Poitiers

Au XVIII^e siècle, les voyages étaient souvent longs et périlleux, et les différents lieux d'accueil du repos nocturne pouvaient déplaire autant que l'inconfort du moyen de transport. Dormir est un besoin impérieux, et si l'on peut se permettre de négliger une nuit de sommeil pour des voyages courts, lorsqu'ils durent plusieurs jours, il est nécessaire de trouver un repos réparateur et confortable. Le *Journal de Madame Cradock. Voyage en France (1783-1786)* aborde à plusieurs moments les conditions de sommeil en France, parfois assez bonnes, souvent médiocres. Madame Cradock est une jeune femme anglaise qui voyage en France avec son mari de 1783 à 1786. Le texte n'a jamais été publié en anglais et nous ne possédons que la traduction en français faite par M^{me} O. Delphin-Balleyguier qui a trouvé ce manuscrit à Londres au milieu d'un lot de papiers sans importance, chez un brocanteur n'y portant d'abord aucune attention¹. Publié avec un siècle de retard en France, ce journal révèle que Madame Cradock a tout observé et noté au jour le jour, sans préoccupations philosophiques ou historiques, mais avec une précision quasi photographique par moments².

Anna Francesca Cradock était une jeune femme ayant un mari bien plus âgé qu'elle. À la suite d'une maladie (le *Spleen* vraisemblablement), les médecins lui prescrivent de voyager et c'est tout naturellement que son mari et elle se tournent vers la France où les Anglais sont bien accueillis. Ils s'installent d'abord à Paris où ils retrouvent le duc de Lauzun, personnage très en vogue lors de son séjour en Angleterre et qui avait été reçu à Gumley

1. CRADOCK, Anna Francesca, *Journal de Madame Cradock. Voyage en France, 1783-1786*, traduit d'après le manuscrit original et inédit par O. Delphin-Balleyguier, Paris, 1896.

2. BLONDEL, Madeleine, « Le récit de voyage féminin au XVIII^e siècle » (Première Partie), XVII^e-XVIII^e. *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, n° 17, 1983. p. 111.

dans le Leicestershire, propriété de Monsieur Cradock qui y possédait de vastes et belles chasses.

Madame Cradock prend alors dans son voyage le parti de noter chaque jour ce qu'elle voit, mêlant détails intimes de sa vie journalière et personnelle. Un récit important dans ses indications si souvent répétées des heures de repas, des spectacles et des visites, « dans ses descriptions si fidèles de coutumes qui la jettent dans un si grand étonnement qu'elle s'empresse de les transcrire sur les feuilles de son journal, Madame Cradock ne se doute guère de l'intérêt qu'auront pour nous ces menus détails, car elle n'écrit pas pour la postérité, mais pour elle-même³ ». Dans les extraits qui ont été traduits et publiés, Anna Francesca a consigné de nombreux témoignages concernant les lieux d'accueil de son sommeil, les conditions dans lesquelles elle a dormi et joui d'un bon sommeil, tout en prenant garde de bien noter, voire d'accentuer, les moments les plus douloureux de son repos nocturne. Elle est souvent très attentive et très exigeante au lieu qui va accueillir son repos. Son jugement des pratiques hôtelières se veut très proche de ce qu'elle a vécu : elle a souvent bien dormi (notamment parce que l'on peut penser qu'une grande partie des nuits qui n'ont pas été consignées ont sans doute été de bonne qualité), mais il n'en reste pas moins que se dégage globalement une critique assurée et souvent justifiée de l'insalubrité des chambres d'hôtel. Déjà, au début du XVIII^e siècle, le préambule d'Antoine Courtin du chapitre hospitalité dans le *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens* édité plusieurs fois de 1671 à 1728 (et qui est passé de 167 pages pour la version de 1671 à 338 pages pour celle définitive de 1702) rappelle la mauvaise réputation des logeurs :

« Les hotelleries sont des lieux publics, où on exerce l'hospitalité, c'est-à-dire, où on reçoit et loge des étrangers. Si ceux qui les tiennent entraînent dans l'intérieur de ce métier, et savaient ce que c'est l'hospitalité, ils se tiendraient heureux d'être choisis de Dieu, pour pratiquer une si haute vertu, et avoir à toute heure lieu de faire leur salut ; mais ce qui est déplorable, c'est que généralement parlant, cette hospitalité n'est qu'une hospitalité intéressée et mercenaire, et qui ne tend même le plus souvent qu'à écorcher le monde, à le dépouiller comme pourraient faire des voleurs de grand chemin au coin d'un bois⁴. »

Voleurs ou professionnels, les hôteliers épousent tour à tour différentes figures. Ce classement très schématique – entre bons et mauvais bailleurs – est d'ailleurs celui qu'utilise Madame Cradock. Aussi, suivrons-nous le même chemin, à savoir de comprendre dans un premier temps quelles sont les conditions qui permettent à cette aristocrate anglaise de prétendre que son sommeil est de bonne qualité, puis dans un deuxième temps de réfléchir sur les éléments à charge produits par cette même jeune femme contre les établissements français.

3. CRADOCK, Anna Francesca, *op. cit.*, p. VIII.

4. COURTIN, Antoine de, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*, Paris, 1750, p. 203.

De l'agréable à l'acceptable : un sommeil reposant

L'expérience de M^{me} Cradock montre une différence notable entre la province et la capitale française, distinction qui tient sans doute à l'offre plus diversifiée et spécialisée d'une ville parisienne habituée à recevoir, comme par exemple l'Hôtel d'York, dans le faubourg Saint-Germain longtemps considéré comme le meilleur de la capitale et qui facturait la nuitée à un prix qui représente entre quinze et vingt fois le salaire journalier d'un ouvrier qualifié.

À Paris : l'art de savoir recevoir

À Paris au XVIII^e siècle, certains hôtels présentent une qualité d'accueil très satisfaisante pour le sommeil de notre Anglaise qui, comme beaucoup d'aristocrates, cherche à maintenir un très grand confort, signe d'une habitude et d'une exigence, afin d'attester publiquement de son statut social. Lors de son séjour à Paris au début de l'année 1784, Madame Cradock, sans en faire un éloge démesuré, est très satisfaite de sa chambre parisienne que lui loue un certain M. Foucault. Elle peut aisément se permettre de se coucher tard pour aller à l'opéra ou rendre des visites jusqu'à minuit ou une heure du matin, tout en se levant tardivement le lendemain comme elle le note le lundi 1^{er} mars 1784, où elle se réveille à dix heures et écrit alors des lettres⁵.

Malheureusement, si elle montre satisfaction de l'accueil qu'elle reçoit dans cet hôtel, elle ne décrit jamais dans son journal – du moins dans les pages qui ont été publiées – ce qui la comble. Sans nul doute, elle est très enchantée de retrouver le confort qui est le sien dans sa demeure anglaise. En fait, ce sont les reproches qu'elle va adresser lors d'un incident qui l'oppose au directeur de l'hôtel, puis tout au long de son voyage, que l'on comprend que les trois mots d'ordre pour bien dormir dans un hôtel sont : le calme, le service et la propreté. Éléments qu'elle trouve indéniablement pendant plusieurs mois à Paris, puisqu'elle ne fait aucune remarque particulière sur un quelconque défaut de sommeil ou sur une mauvaise qualité de sommeil, si ce n'est une fois, lorsqu'elle évoque cet incident « tragique » qui s'avère n'être qu'un désagrément sans conséquence. Le silence et le service lui paraissent donc essentiels et c'est à cause de ces principes qu'elle rentre en désaccord avec M. Foucault. En effet, il avait envoyé le mercredi 17 mars 1784 des ouvriers pour enlever une partie du parquet d'une des chambres qu'elle occupe. La réponse de Madame Cradock ne se fit pas attendre : « Je le menaçai de quitter son hôtel, non seulement à cause de cela, mais aussi à cause de sa grossièreté et de celle de ses domestiques. Cette scène me rendit malade⁶. » Elle ne développe pas dans les pages qui nous sont parvenues le contenu des propos des domestiques qui ont sans

5. CRADOCK, Anna Francesca, *op. cit.*, p. 9.

6. *Ibidem*, p. 12.

doute froissé la susceptibilité d'une noble assez fière, n'ayant pas été prévenue de la mise en chantier de la chambre.

Son sommeil est alors attaqué par des tracasseries et par cette inconvenance, ainsi que la tranquillité de son réveil. Elle note dans son journal dès le lendemain ces premiers mots : « Jeudi 18 mars 1784, toute la matinée, ennuyée par des ouvriers. Dans l'après-midi, je me sentis si souffrante que je me mis au lit⁷. » En tant que cliente mécontente, Madame Cradock commence alors à se renseigner pour trouver un autre logement, ce qui de par ses exigences n'est pas si simple : « Vendredi 19 mars 1784, M. Frank m'a indiqué un autre hôtel; mais l'appartement ne me convient pas⁸. » Finalement, sans doute pour ne pas perdre une cliente prestigieuse, mais aussi parce qu'elle est consciente de sa chance et du peu de place dans d'autres établissements de luxe, l'affaire se dénoue le samedi 20 mars : « M. Foucault est venu me faire des excuses et me proposer de changer d'appartement. J'y ai consenti. » L'honneur est sauf!

Les plaisirs de la province

Lorsque les époux Cradock quittent Paris pour rejoindre le Sud de la France en passant par Lyon et Marseille avant de remonter à Toulouse, puis Nantes, Saumur et enfin à nouveau Paris, ils fréquentent un grand nombre d'établissements hôteliers. Sans établir de statistiques fiables, il semble tout de même qu'une partie soit de bonne qualité. Soit Anna Francesca ne fait pas de remarques spécifiques, soit elle attribue des adjectifs valorisants à sa chambre : propre, bonne, excellente, économique... Le commentaire qu'elle fait de la chambre qu'elle occupe à Saint-Esprit le jeudi 18 novembre 1784 résume bien ce qu'attend cette aristocrate anglaise des chambres d'hôtel de villes d'étape qui, il faut le rappeler, ont bien souvent mauvaise réputation :

« Nous descendions tous à terre pour passer la nuit à l'hôtel de la "Poste". Hôtel excellent, propre, prix raisonnable, gens très polis. Suivant l'habitude, dès notre arrivée, M. Cradock convint d'un prix avec le maître de l'hôtel. Pour quatre chambres à feu, du café, un souper copieux avec filet d'ours, truffes, etc., dessert, punch et vin, il ne nous demanda qu'une livre⁹. »

Madame Cradock recherche donc avant tout une chambre accueillante, bon marché et propre pour s'assurer un repos de qualité. Mais il est parfois difficile en cas de forte fréquentation de trouver une bonne chambre et il n'est pas rare que voyageurs et hôteliers doivent improviser pour que chacun obtienne satisfaction. Ainsi, Madame Cradock n'hésite pas, pour s'assurer un bon sommeil, à s'installer dans la chambre de la tenancière. Le vendredi 18 mars 1785, la propriétaire d'un hôtel à Nîmes usa de civilité (laisser sa chambre à un hôte de rang supérieur) dans un but mercantile :

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*, p. 103.

« Il ne restait de disponible qu'une seule chambre à deux lits devant servir de chambre à coucher et de salle à manger pour nous et nos domestiques. Mais lorsque la maîtresse de l'hôtel comprit que nous avions l'intention de nous arrêter quelques jours, elle proposa de nous céder sa chambre pour une nuit, supposant avec raison, qu'il y en aurait de libres le lendemain. En conséquence, M. Cradock, moi et ma femme de chambre, nous occupâmes celle destinée à nos repas, tandis que le Dr Fisher et James se contentèrent de l'autre¹⁰. »

Il n'est alors pas gênant pour une femme de la noblesse de dormir une nuit dans une chambre qui est logiquement réservée à un usage personnel, du moins dans cette situation précise, de laisser des membres de son entourage y dormir, puisque vont s'y allonger son docteur et le domestique de son mari. La priorité est à ce que la civilité enseigne, c'est-à-dire de laisser soit la chambre, soit le lit permettant la meilleure qualité de sommeil à la femme, et le mari se contentant de la couche de moins bonne qualité. S'il n'y avait eu que deux places dans cette chambre, Madame Cradock aurait choisi de dormir avec sa femme de chambre, plus utile pour elle que son mari. Il faut noter par ailleurs que ce qui la marqua le plus n'est pas cet échange de chambre, mais sans doute son service en dehors de ses repères sociaux qui va jusqu'à la contraindre à faire son lit elle-même : « Cet hôtel était uniquement desservi par des hommes chargés même des lits ; aussi je résolus d'aider ma femme de chambre à faire le mien. La nourriture bonne, et tout assez propre¹¹. » Elle alla même jusqu'à aider sa femme de chambre le lendemain à nettoyer la chambre.

Calme, propreté et service de qualité sont bien les maîtres mots de Madame Cradock lorsqu'il s'agit de dormir à l'hôtel. Et lorsque ces conditions ne sont pas remplies, elle préfère désertier les lits suspects pour d'autres lieux plus originaux. Dans certains cas, elle n'est pas obligée de dormir dans un hôtel pour bien se reposer. Certains trajets pouvant s'effectuer de nuit, il est assez fréquent que des voyageurs soient contraints de passer une nuit en bateau ou en diligence. Au contraire de ce que l'on pourrait penser, plusieurs exemples prouvent que notre aristocrate anglaise ne juge pas toujours inconfortable de se retrouver dans une telle situation. Dans la plupart des cas, c'est par pragmatisme que la décision de dormir dans un moyen de locomotion est prise. Plutôt que d'être mal accueillie et de ne pas dormir convenablement, autant ne pas perdre trop de temps et continuer à voyager : « Entre onze heures et minuit [le lundi 1^{er} novembre 1784], nous arrivions à l'hôtel des "Trois-Couronnes", à Auxerre, où nous avions l'intention de coucher ; mais, n'y trouvant rien à notre convenance, nous ne prîmes qu'un léger repas, et résolûmes de voyager toute la nuit, d'autant plus que le temps nous favorisait¹². » À d'autres moments, en des temps plus agréables, au mois de juin 1785, c'est la volupté et la sérénité

10. *Ibid.*, p. 132.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 95.

du voyage qui bercent Madame Cradock, lui laissant apprécier les charmes d'une croisière sur la Garonne :

« Notre navigation fut délicieuse : cette nuit de juin, calme et chaude, ressemblant à un jour sans fin, éclairait d'une douce lueur la rivière, et nous enveloppait d'un charme doux et tranquille. Peu à peu le sommeil me gagna ; je ne me réveillai que le lendemain matin, à quatre heures, au moment où nous entrions dans le port de Bordeaux¹³. »

La fatigue conduit aussi Anna Francesca à préférer rester dans son bateau, même si ce dernier est à quai. Arrivée de nuit à Valence, le 17 novembre 1784, elle ne put se contraindre à rejoindre l'hôtel le « Soleil d'Or » pourtant réputé, mais dont le trajet laborieux pour l'y mener la découragea rapidement. Installée dans sa chaise de poste, et accompagnée d'un petit domestique de bord qui lui chantait des chansons pour la distraire, elle passa une très bonne nuit.

Si l'on en croit les témoignages précédents, la fatigue contraint donc inexorablement les voyageuses à faire des choix qu'elles ne regrettent pas toujours. Une fois la nuit bien entamée, Madame Cradock ne souhaite pas réaliser un effort supplémentaire, parfois difficile (qualité du chemin, promiscuité de l'accueil...) qui ne sera d'ailleurs pas couronné de succès. C'est bien cette fatigue corporelle, parfois surévaluée il est vrai, qui la laisse croire qu'il est préférable de dormir dans ce lieu dont ce n'est pas la fonction première.

Mais il ne faut pas oublier non plus que Madame Cradock est une femme, et qu'il est important – sans doute beaucoup plus pour une femme que pour un homme – de trouver un coin confortable et un toit sur la tête. Une femme qui tente de s'endormir dans un lieu qu'elle ne connaît pas, sait qu'elle est plus en sécurité sous un toit que si elle dormait à la belle étoile, acte de liberté, de délassement, mais qui n'est pas sans danger. C'est pour cette raison aussi que le lundi 15 novembre 1784 notre jeune Anglaise choisit le confort sommaire mais sécuritaire de son bateau, plutôt que des cabanons abandonnés en pleine campagne :

« Les cabines étaient sales, petites, sombres, sentaient mauvais, et les passagers trop nombreux pour la place dont on pouvait disposer. [...] À peine avions-nous fait une lieue que nous échouâmes sur un banc de sable et fûmes obligés d'y passer la nuit. Quelques passagers abordèrent dans de petites barques sur le rivage : ils cherchèrent, pour la nuit, un refuge dans de misérables cabanes où peu d'entre eux purent obtenir un lit. M. Cradock eut la chance de découvrir un gîte passable ; Lady Lanesborough et sa famille, une dame française et ses filles, le Dr Fisher, moi et ma femme de chambre, nous restâmes sur le bateau, et je crois qu'en somme nous fûmes plus confortables que ceux qui nous avaient quittés¹⁴. »

13. *Ibid.*, p. 200.

14. *Ibid.*, p. 101.

Cette situation rappelle cette expression qu'utilisait Voltaire, dont on comprendra qu'elle touche autant la qualité de sommeil que les prétendus risques qui l'accompagnent : « La plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle étoile¹⁵. » Surtout si on est une femme, et l'analyse de Camille Paglia ne manquera pas de nous le rappeler :

« Un de mes étudiants a récemment dormi à la belle étoile près de la Grande Pyramide d'Égypte. Il décrivait la lune et le sable, le silence ancien et les échos mystérieux. Je n'en aurai jamais l'expérience. Je suis une femme. Je ne suis pas assez idiote pour croire que je pourrais être en sécurité là-bas. Il y a tout un monde d'aventure solitaire qui me restera fermé. Les femmes ont toujours connu ces sombres vérités. Mais le féminisme, avec ses divagations sur un monde meilleur, empêche les jeunes femmes de voir la vie comme elle est¹⁶. »

Lorsque Camille Paglia fait cette vigoureuse mise au point, le débat sur le *date-rape* fait rage sur les campus américains¹⁷. Claude Habib s'est appuyé à raison sur ce témoignage pour avancer que la première caractéristique d'une femme, c'est que sa sexualité coïncide avec une vulnérabilité, et s'il est possible d'y voir aussi un appel à la liberté, celle de pouvoir dormir sans contrainte, en pleine nature, sans craindre quoi que ce soit, il n'en reste pas moins que la pratique de la « belle étoile » paraît beaucoup plus difficile pour les femmes.

Pour autant, si Madame Cradock ne rencontre jamais de problème d'insécurité, et si elle semble pouvoir apprécier un sommeil pris dans des dispositions inhabituelles, certaines nuits passées dans des chambres d'hôtels français lui rappellent combien il est agréable de retrouver les conditions de sommeil qu'elle affectionne tant.

Les horribles nuits de Madame Cradock : chambres insalubres et inhospitalières

La lecture des carnets de voyage de Madame Cradock ne laissent pas planer le doute : elle a connu beaucoup de mauvaises nuits, dues à l'insalubrité qui règne dans une grande partie des hôtels français à la fin du XVIII^e siècle. Il faut toutefois replacer ce niveau d'exigence par rapport à son commentateur (une noble anglaise) et par rapport à son degré de tolérance. Mais beaucoup des critiques rédigées par notre protagoniste ne manqueront pas d'en irriter plus d'un.

15. VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, tome 38, 1784, p. 398.

16. PAGLIA, Camille, « Rape and modern sex war », dans *Sex, Art and American Culture*, Vintage Books, 1990, p. 50, traduction de Claude Habib.

17. HABIB, Claude, « Avec les ombres de la nuit », dans NAHOUM-GRAPPE, Véronique (dir.), « La nuit », *Sociétés et Représentations*, n° 4, Paris, mai 1997, p. 59.

***Tapage nocturne, malpropreté
et manque de professionnalisme des hôteliers***

Beaucoup de mésaventures peuvent toucher des clients d'hôtel exigeants. En premier lieu, Madame Cradock, attentive à un accueil de qualité, est restée très déçue de la réactivité des hôteliers lorsqu'elle se présente à une heure avancée de la nuit. Le vendredi 20 mai 1785 elle arrive avec son entourage vers une heure du matin à l'hôtel des « Trois-Pigeons » à Pézenas. Bien entendu, en plein milieu de la nuit, tout le monde était couché et il pleuvait à verse. Les voyageurs furent alors forcés d'attendre dans leur chaise durant trois quarts d'heure,

« car la maisonnée semblait si bien endormie que nous commençons à craindre qu'on ne nous entendît pas, lorsqu'une voix répondit à notre appel; mais nous dûmes rester encore quelque temps à la porte, les domestiques ne voulant pas ouvrir, sinon sur l'ordre de leur maître qui ne se hâtait guère. Enfin le cuisinier nous prépara vivement un bon souper; après quoi, M. Cradock se reposa pendant une heure; moi, j'attendis le jour, et à quatre heures et demie nous reprenions notre chaise¹⁸ ».

Une situation inconfortable, fatigante et manquant incontestablement de bienséance. Le repos de Madame Cradock dans cette partie du voyage n'a pas pu être assuré, même s'il paraît évident qu'elle réussit à dormir un peu durant le trajet dans sa chaise. On ne peut pas pour autant blâmer les aubergistes d'avoir tardé à répondre aux sollicitations. Ils étaient sans doute dans un sommeil profond et les domestiques avaient vraisemblablement reçu l'ordre de ne les déranger qu'en cas d'urgence. Cette précaution des aubergistes est d'ailleurs souvent remarquée dans les déclarations de témoins des archives judiciaires. Ils sont toujours très prudents lors des visites nocturnes et les domestiques ne manquent pas de surveiller les clients se présentant en pleine nuit. Une réserve légitime qui doit relativiser ici le témoignage de la jeune femme, celle-ci ayant apparemment surestimé son temps d'attente, d'autant plus que le reste du service donna entièrement satisfaction.

Quoi qu'il en soit, ce désagrément apparaît bien léger par rapport à d'autres situations vécues. Le mardi 16 novembre 1784 à Condrieu, une simple remarque de Madame Cradock plante le décor de ce qui la rebute particulièrement : « Nous y passâmes la nuit dans une affreuse chambre d'auberge et dans un lit pire encore¹⁹. » La malpropreté est ici visée et il est impossible, même pour sa servante, d'effectuer un nettoyage rapide afin de rendre la chambre plus accueillante. Notre aristocrate anglaise passa en ces lieux une horrible nuit qui ne fut malheureusement pas la dernière. À la saleté des lieux peuvent aussi s'ajouter d'autres inconvénients comme le bruit et la promiscuité. À Béziers, le dimanche 22 mai 1785, Anna Francesca nous raconte cette horrible nuit, puisqu'elle fut confrontée dans

18. CRADOCK, Anna Francesca, *op. cit.*, p. 160.

19. *Ibidem*, p. 102.

un seul lieu, à tous les aspects les plus repoussants dont elle fait souvent le reproche :

« À sept heures et demie, nous arrivions à l'hôtel où nous devons coucher. Le souper à table d'hôte était excellent et bien servi. Nous étions une trentaine à table, et, comme il est de bon ton de voyager par eau dans cette saison, presque tous les passagers appartenaient à la haute société ; la plupart se rendaient à Toulouse pour assister à la Fête-Dieu, une des plus grandes fêtes de l'année. L'hôtel était si plein que M. Cradock dut partager sa chambre avec sept autres messieurs. Je partageai la mienne avec ma femme de chambre et la volaille, car jamais je n'oublierai l'abondance et la diversité des saletés accumulées dans cette pièce. Enfin, nous fûmes dévorées à tel point par toutes sortes d'insectes, qu'à trois heures je quittai ce nid dégoûtant, et allai me promener et respirer le grand air jusqu'à six heures²⁰. »

Il est alors difficile de trouver le sommeil dans une chambre qui dégoûte à ce point ses occupants, même s'il est aussi certain que quelques clients peu exigeants pourraient s'en satisfaire. Souvent dans ce genre de cas, Madame Cradock choisit la fuite, seule échappatoire qu'il lui reste en attendant le départ pour une autre destination. Elle préfère un temps de veille à un mauvais sommeil, une promenade à l'air frais plutôt qu'un air vicié. Elle compte alors sur la prochaine nuit pour rattraper cette insomnie, qu'elle souhaiterait passagère.

La Cimex lecturialis : un fléau de Dieu ?

L'aspect de la chambre parle de lui-même, et la malpropreté est un élément désagréable qui est vite repéré par Madame Cradock. Pour autant, son appréhension des chambres de province ne se résume pas à cette situation qui revient en fait assez peu dans ses récits, mais tient bien plus à un facteur moins visible au premier regard, et qui ne se dévoilera vraiment qu'au moment où le corps reposera dans le lit et qu'il s'abandonnera au sommeil. En réalité, un excellent service dans un hôtel et des chambres qui paraissent impeccables ne laissent pas présumer la présence de cet ennemi intime, qui terrorise véritablement Madame Cradock du printemps 1785 jusqu'à la fin de cette même année. Sans doute la pire de toutes les nuisances, déconstruisant tout rythme régulier de sommeil en même temps qu'elle forge une mauvaise réputation aux hôtels (même si on la retrouve dans les intérieurs des particuliers) : il s'agit bien de la *Cimex lecturialis*, véritable fléau de Dieu ! C'est le vendredi 15 avril 1785 que la jeune aristocrate anglaise fait mention pour la première fois du calvaire qui avait commencé en février alors qu'elle était dans le sud de la France, martyr qui allait la marquer jusqu'à son retour à Paris à la fin de l'année : « Fort mauvaise nuit. Avec les chaleurs, les punaises ont fait leur apparition et ne m'ont laissé aucun repos²¹. » Cette remarque – la seule d'ailleurs pour cette journée dans son journal – à ce moment-là semble assez anodine, mais elle

20. *Ibid.*, p. 166.

21. *Ibid.*, p. 155.

va vite devenir lourde de sens. Dès lors, la plupart des lits dans lesquels Anna Francesca a l'occasion de dormir sont infestés de vermine. Le mardi 26 avril 1785, elle déclare que « les punaises m'ont empêchée de dormir, et j'en ai été malade toute la journée. Après dîner, été me promener ». Un mois plus tard, c'est à Toulouse qu'elle les retrouve, puis à Agen le mardi 7 juin 1785, où comble de l'horreur, elle cumule saleté de la chambre et présence de punaises qui l'amènent à devoir dormir sur deux chaises. « À neuf heures passées arrivions à une auberge où la nourriture était couci-couci, les chambres et les lits dégoûtants. Je me couchai *sur* et non *dans* le lit, d'où me chassèrent les puces et les punaises, et passai le reste de ma nuit sur deux chaises²². »

Véritable fléau de Dieu, la *Cimex lecturialis* empoisonne la vie de beaucoup de dormeurs à l'époque : « Malheur alors à celui qui vient habiter un appartement vacant depuis quelque temps, s'il est rempli de punaises affamées²³ ! » Charles Goureau, quelques années après M^{me} Cradock, par ces quelques mots, n'exagère en rien la situation. Le confort actuel n'a pas confronté les Français du XXI^e siècle à un tel acharnement de la part de punaises, qu'ils auraient hâte de faire disparaître avec l'emploi massif de produits chimiques. La situation au XVIII^e siècle et sous l'Ancien Régime était tout autre, la punaise cohabitait avec l'homme, qu'il le veuille ou non, et la condition était courante :

« Il n'est entre nous, personne, qui une fois au moins dans sa vie, n'ait fait connaissance avec ce joli petit animal. Vous vous rappelez sa couleur jaune foncé. La nuit, quand vous rallumiez la bougie pour leur faire la guerre, vous l'avez tous vu, courant, se dérobant, glissant entre les plis des draps de votre lit. Il avait forcé la consigne, il s'était introduit comme un petit malfaiteur au plus profond de votre intimité. Il vous avait mordu, il s'était nourri de votre sang et il a fallu toute la clarté de votre chandelle pour le faire fuir. Puissance de la lumière²⁴ ! »

Ces compagnons familiers sont les fameuses « punaises des lits », terme qui regroupe environ 90 espèces de punaises hématophages. Parmi elles, la punaise des lits (*Cimex lectularius*) est l'une des rares punaises à parasiter l'homme. Son nom commun lui vient du fait que cette punaise nocturne suce le sang des dormeurs. La sensation qu'éprouve la victime, quand elle suce le sang, est celle d'une légère piqure, qui au bout de quelques minutes, s'accompagne de démangeaisons et de sensations de brûlure presque aussi considérables que celles de l'urticaire, alors le malade se gratte, d'où des excoriations et des croûtes sanguinolentes. Les autres espèces de punaises hématophages parasitent les animaux. La punaise des lits est nocturne et se cache pendant le jour dans les fissures des meubles et des boiseries, sous les papiers et les tapisseries qui couvrent les murs, et comme son

22. *Ibid.*, p. 197.

23. GOREAU, Charles, *Les insectes nuisibles à l'homme, aux animaux et à l'économie domestiques*, Paris, V. Masson et fils, 1866, p. 66.

24. LAIRE, Georges, *Causeries du samedi*, Châlons-sur-Marne, Le Roy, 1877, p. 206.

corps est très plat, elle s'introduit dans les plus petites fentes et échappe aux recherches qu'on en fait²⁵.

La liste des plaintes de Madame Cradock envers ces insupportables insectes est effroyablement longue. Ses déplacements dans toute la France n'y changent rien, elle sera comme poursuivie par ces hôtes indésirables. Le mercredi 10 août 1785, la jeune aristocrate fait part de son calvaire : « À peine ai-je goûté une heure de sommeil à cause des punaises », qu'elle retrouve le lendemain, puis le jeudi 18 août 1785 à La Rochelle : « Levée seulement à huit heures, ayant passé une nuit atroce, à cause des punaises²⁶. » Triste réconfort, la punaise ne distingue pas les corps et s'attaque uniformément aux hommes et aux femmes, ne tenant pas compte de leurs origines sociales ou de leurs rangs : « Nantes, jeudi 25 août. [...] Je partageai ma chambre, servant aussi de salle à manger, avec ma femme de chambre ; mais, hélas ! ni l'une, ni l'autre, nous ne pûmes goûter un repos complet : nos lits fourmillaient de punaises, et nous en tuâmes jusqu'à soixante-quatre. À huit heures je me levai plus fatiguée que la veille²⁷. » La fin du mois d'août ne fut pour Anna Francesca et son entourage que fatigues et nuits tourmentées.

Face à cette attaque sans nom, toute lutte est veine. Il existe bien quelques moyens rappelés dans les traités d'hygiènes. La punaise demande pour être chassée une véritable battue : démonter les lits, nettoyer tous les recoins, les angles, les mortaises, les tenons, boucher les fentes des murailles, décoller les plinthes, enlever le papier peint, laver les murs. Les domestiques qui accompagnaient nos voyageurs anglais tentèrent lors de leur séjour à Nantes à la fin du mois d'août d'éradiquer les punaises. Le vendredi 26, dans l'après-midi, Madame Cradock rentrant de promenade trouva ses domestiques fort occupés à démonter les lits et à essayer de détruire les punaises. Ils en avaient déjà tué près de quatre cents ! Jamais depuis le commencement de leur voyage en France, ne fut relevé un tel nombre dans le récit que nous étudions.

Néanmoins, les efforts des domestiques furent bien limités, puisque quatre jours après cette chasse sans concession, nous pouvons lire cette capitulation résignée de Madame Cradock, marquant ainsi l'apogée d'un combat nocturne qu'elle ne gagna jamais, et qui lui laissa un souvenir très amer des hôtels français :

« Mes terribles ennemis m'ont encore livré une bataille acharnée cette nuit, et je n'ai pu m'endormir que vers le matin. Levée à midi, j'ai fait entièrement démonter mon lit qu'on a enduit d'une drogue. Ma femme de chambre a tué quarante de ces dégoûtants insectes, ce qui montre à quatre cent quatre-vingts le nombre de punaises détruites depuis mon installation dans cette chambre²⁸. »

25. GOUREAU, Charles, *op. cit.*, p. 65.

26. CRADOCK, Anna Francesca, *op. cit.*, p. 234 et 240.

27. *Ibidem*, p. 247.

28. *Ibid.*, p. 260.

La fin du XVIII^e siècle ne marque pas la fin de la cohabitation forcée entre les hommes et certains parasites, d'autant plus que ceux-ci ne peuplent pas que les hôtels, mais aussi tous les logements insalubres où s'entassent les classes populaires et les vieilles maisons²⁹. D'autres pays en font pareillement la triste expérience, comme l'Angleterre et notamment Londres. Au début du XVIII^e siècle, la princesse Palatine se plaignait de la vermine : « Je n'ai pas dormi de toute la nuit à cause de la chaleur et des maudites punaises. À propos de ces bêtes-là, la princesse de Galles m'écrit qu'on s'en plaint dans toute la ville de Londres, et la reine de Sicile écrit qu'on a trouvé son lit tout plein de punaises³⁰. » Peut-être faudrait-il pour y échapper voyager en Espagne, si l'on en croit Charles Frédéric de Merveilleux, médecin suisse, qui déclare n'avoir jamais été dérangé dans les auberges espagnoles par les punaises « dont sont d'ordinaire remplis dans les cabarets, les lits garnis de rideaux et chargés d'ornements inutiles³¹ ». Un avis encourageant, mais malheureusement qui n'engage que sa personne.

•

L'expérience de Madame Cradock a-t-elle découragé ses compatriotes de voyager en France et d'y fréquenter les hôtelleries ? Rien n'est moins sûr, d'autant plus que son carnet de voyage est demeuré inédit jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins particulièrement intéressant pour comprendre les ressentis et les doutes d'une jeune aristocrate étrangère sur la qualité d'accueil du sommeil dans les hôtels français. De son écriture transparaît une exigence de confort propre à son rang, sans toutefois se fermer à savourer des sommeils volés, inattendus, dans des endroits qui pouvaient l'être aussi. Ainsi, c'est souvent avec franchise que Madame Cradock se laisse aller à complimenter la simplicité et l'hospitalité françaises. Seules les punaises, trop souvent omniprésentes, mais rarement associées dans son propos à une malpropreté, lui rappelèrent combien il est bon de retrouver son propre lit.

29. Voir GARNIER, Guillaume, *L'oubli des peines. Une histoire du sommeil 1700-1850*, PUR, 2013, p. 162.

30. PRINCESSE PALATINE, *Lettres*, 26 août 1719, *Le XVIII^e siècle français au quotidien*, Textes tirés des Mémoires, des Journaux et des Correspondances de l'époque, choisis et présentés par Roland Mortier, Éditions Complexe, 2002, p. 368.

31. MERVEILLEUX, Charles, *Mémoires instructifs pour un voyageur dans les divers états d'Europe*, Amsterdam, Tome 2, H. Du Sauzet, 1738, p. 22.

RÉSUMÉ

Dans les récits de voyages en France au XVIII^e siècle, la question des conditions d'accueil est souvent évoquée, et elle apparaît comme une préoccupation aussi importante que la qualité de transport. À ce titre, les femmes ont été des fines plumes dans l'art de la description des intérieurs français qui accueillent des sommeils passagers. Malheureusement, c'est souvent l'amertume et la déception qui dominent quand ces femmes, aristocrates pour la plupart, se trouvent confrontées à des douloureuses expériences : promiscuité, saleté, cohabitation forcée, présence de nuisibles... Ce sont ces expériences que nous raconte Madame Cradock dans son journal à la fin du XVIII^e siècle.

ABSTRACT

The manner in which visitors were received was often alluded to in the travel literature in 18th-century France. This appeared to be as much of a preoccupation as the quality of transport. Women were particularly adept at describing the French interiors in which passing visitors slept. Unfortunately, bitterness and disappointment often dominated in such accounts when women, most aristocrats, were confronted by difficult situations: promiscuity, dirt, forced cohabitation, parasites... These are the experiences that Madame Cradock described in her journal at the end of the eighteenth century.